

Blanche-Ghyslaine

Clémence Dumas-Côté

Numéro 153, printemps 2017

Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85408ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumas-Côté, C. (2017). Blanche-Ghyslaine. *Moebius*, (153), 57–66.

BLANCHE - GHYSLAINE

Clémence Dumas-Côté

Tu t'es appelée Guylaine. Non, Ghyslaine, c'est ça, Ghyslaine. Tu as vécu ta vie de femme mariée dans le nord de la ville. Puis il y a eu le grand dérangement, tu t'es teint les cheveux pour une dernière fois, tu as opté pour Blanche. C'est ton nom, maintenant.

Tu serres dans ta main le pendentif à ton cou.

De toute façon tu as toujours été une Blanche au fond de toi. Un matin, avant de partir au bureau, tu as rempli un sac poubelle avec tes vêtements. Tu n'as gardé que tes robes impossibles : des accoutrements de demi-deuil.

Regarde cette photo sur le mur, Blanche. Tu es extraordinaire.

Tu as même changé ta routine du matin. Tu manges tes céréales devant la télévision, mais éteinte. Tu déjeunes face à ton reflet. Tes bouchées mâchées lentement. Tes gestes précis, répétés. Dorénavant, tu remarques comment ta commissure droite a tendance à remonter lorsque tu avales. Non, à vrai dire, c'est un sourire qui s'esquisse. Un sourire à toi-même. Tu es incapable de ne pas te sourire à toi-même. Ça serait impoli de ne pas le faire. Après six ou sept bouchées, tu déposes ta cuiller et essuies les

coins de ta bouche, puis tamponnes tes lèvres avec ta serviette de table. Et tu souris.

Soudain, tu as envie de prononcer ton nom, de voir de quoi tu as l'air lorsque tu te présentes à d'autres personnes. De quoi ont l'air les bouches des autres lorsqu'ils te nomment.

— Blanche-Ghyslaine.

Tu t'empêtres dans tes lèvres.

OK. Lève-toi, maintenant, de ta chaise. Marche, un 15 mai. Marche comme si c'était une journée parmi tant d'autres. Marche vers nulle part sur des kilomètres, pour être en train de faire quelque chose.

Tu avances de coin en coin, franchissant les arrêts-stops comme autant de relais, usant tes semelles, contournant des gomme à mâcher crachées par les passants avant un baiser. Mouah. Tourne-moi entre ton pouce et ton index, sur ton sternum. Ouvre-moi par la petite porte en or.

Dans ton quartier, tu contournes les bacs à ordures, les crottes de chien, les vieux qui vont lentement et qui, si vous ne les dépassez pas avec l'air d'aller quelque part, vous doublent et vous font la conversation. Tourne-moi, regarde mon tout petit visage. Avant que le sol ne fende.

Tu rentres chez toi. Tu éteins le système d'alarme. Debout dans ton entrée, le regard fixé sur les jeux que la lumière du printemps fait sur le plancher lorsqu'elle circule entre les lattes des stores.

Une autre journée. Une autre année sans moi. Quinze ans, aujourd'hui.

Tu allumes la radio. La fréquence exacte de la chaîne n'est pas tout à fait captée par ton appareil. Un grésillement s'ajoute à l'air classique. On est dimanche matin. Dimanche

matin, la radio. Une forme de tendresse. Quelque part, quelqu'un te parle. Je suis là, Blanche-Ghyslaine, moi aussi. Avec toi qui me parles, tout bas, certains soirs, ou bien la nuit. Doucement. De près. Rapproche-moi de ton cœur.

C'est une voix de femme qui chante, à la radio. L'enregistrement laisse à désirer. Le caractère caverneux de la voix limite ce que l'on capte. Il y a des basses qu'on échappe, des hautes qu'on n'entend pas. Quand tu cherches sur ta tablette électronique, tu la vois. Sur une photo datant de ses meilleures années, elle porte une fleur dans les cheveux, un hibiscus blanc, peut-être. Deux traits de crayon épais dessinent ses sourcils. Elle tient la moitié de son visage dans sa main gauche, qui porte une riche bague en or taillé. Tu imagines son dos : massif, éclatant. Tu penses à ces films sur l'esclavage que tu as vus où les dos des hommes, forts, musclés, luisent. Les dos comme des écrans, des surfaces réfléchissant la lumière. Les sourires d'une bouche immense s'ouvrant sur une dentition parfaitement blanche. Puis une note très grave, tenue longtemps, longtemps. Mmmmmmmmmmm.

Tu marches jusqu'à la table, tu t'assois. Tu poses les deux mains à plat sur la table, écarter les doigts très fort et observes le tremblement que cela produit. Le vernis sur l'ongle de ton petit doigt est légèrement écaillé, et tu es la seule au monde à le savoir. Devant toi, sur la table, un plat de verre taillé regorge de noix en écales poussiéreuses, mélangées à du pot-pourri. Tu te lèves, tu vas chercher un marteau, tu te saisis d'une amande, puis tu l'assomes brutalement. À cet instant, tu te sens très Blanche. Les cadres de la maison vibrent. Tu manges les morceaux de noix en miettes. M'entends-tu, Blanche? Je t'appelle, je t'appelle, je t'appelle, et tu ne réponds pas.

Tu vas au réfrigérateur, t'empares d'une pomme de laitue et t'assois de nouveau à la table. Tu replaces légèrement ta chaise afin de te permettre de te refléter dans l'écran. Puis, tu t'empares de la laitue et ouvres très grand ta bouche afin de faire entrer le plus de feuilles possible. Tu n'as pas quitté ton regard un instant encore, dans la télévision. Notre gros téléphone rouge sonne. C'est moi, Blanche. Réponds, je t'en prie.

À la radio, l'animateur commente la dernière pièce avec une voix très calme, lente et grave. Tu mâches la bouchée que tu viens d'arracher à la pomme de laitue, tu avales goulûment et tentes de doubler la voix calme et grave de l'animateur. Tes lèvres bougent à l'écran.

Puis, dans un bruit sourd, le sol se met à trembler. Les meubles se déplacent, tu es en état d'alerte, et puis pow. La télévision tombe, et l'écran vient se fracasser sur le sol. Tu te lèves et t'approches de la fenêtre, où tu observes ce qui se passe dehors. Toi, Blanche, le danger te calme, n'est-ce pas ?

Quelques voisins sortent de chez eux et se regardent, mi-joyeux, mi-éberlués. Leurs bouches s'étirent en de fins sourires de primate, lesquels souriaient à l'approche d'un danger imminent. Tu décides de sortir, l'air ahuri. À cet instant, tu le sais, tu fais du Ghyslaine.

La porte s'ouvre, un rayon de soleil brûlant vient se perdre dans ta pupille droite, puis tu souris, bouche ouverte. Tu es belle, ma tendre, tendre Blanche. Tu sens tes palettes sécher pendant quelques secondes.

— Ouin. Ça a brassé. Fait beau, maintenant.

— J'ai un vase à fleurs qui a glissé de mon comptoir pis qui a cassé sur le plancher. Vous, chez vous ?

— Non non, nous tout est beau. Juste le cadre dans la chambre qui a un peu penché.

Dans ta maison, comme dans certaines qui poussent à l'abri des villes, il y a un Modigliani face au lit de la chambre des maîtres. Une femme nue se prélassé. Pourtant, tu crois que personne ne s'est vraiment jamais prélassé. Se prélasser est un acte exhibitionniste. Sans le regard de l'autre, tu dors, tu demeures étendue en silence, souvent recouverte d'un drap, d'ailleurs. Parfois, tu vois mon corps mais jamais mon sourire. Quand tu décroches le combiné rouge hibiscus, tu le sais : je suis là.

Tu rentres chez toi, tu t'adosses à la porte d'entrée, puis tu te laisses glisser lentement, comme un œuf lancé sur une porte et qui dégoulinerait. Assise au sol, tu écoutes la radio. Une voix lumineuse de femme à la radio. Les voix de femme le sont presque toujours, le matin, à la radio. Lumineuses, mais sinueuses, aussi, Ghyslaine. Parce qu'elles te parcourent comme des serpents le feraient en se glissant sur ton corps entier.

Blanche, quand tu es sortie de ta maison, après le tremblement de terre, tu voulais serrer quelqu'un dans tes bras, c'est bien cela, n'est-ce pas ? Quelqu'un, n'importe qui.

L'animateur, à la radio, interroge.

— Vous avez donc vécu une expérience d'exception, ce jour-là ?

— Eh bien, vous voyez, j'ai eu la chance d'être seule au Louvre pendant près d'une heure. À partir de ce moment, il y a une magie qui opère, c'est certain ! *Rires*. Ma performance dansée autour des sculptures inuites était captée par des microcaméras réparties dans différentes salles du Louvre et...

Tu te vois au Louvre, comme cette femme. Marion, c'est son prénom. Recevant tout ce qui t'entoure. Alors, certainement, tu pourrais toi aussi vivre une vie grandiose. Et parler de ton *expérience*.

— Vous allez nous raconter. Chers auditeurs, j'ai devant moi une femme remarquable... *Rires*.

— Dans la chambre d'invités, pendant les rencontres familiales, souvent, je fixais un tableau... Il avait un cadre épais, avec des cannelures de bois. Il représentait une scène de montagne improbable. Je m'imaginai, je ne sais par quel sort extraordinaire, me miniaturiser et plonger dans ce tableau. C'est un peu ce que j'ai voulu créer comme univers avec *'Round Midnight*, en imaginant un duo avec les sculptures inuites. Ce n'est pas une œuvre sur la mort. Plutôt une ode à la joie, à la joie de nous savoir mortels, à cette valse sans fin avec le danger.

— Oui, il faut aussi dire à nos auditeurs que pendant l'entièreté de la performance, de la musique est composée, dans les murs même du Louvre... Ma recherchiste a eu du mal à saisir tout à fait le procédé... *Rires*. Vous avez inventé des sortes de carillons géants à partir de cuillers de service, carillons que vous actionnez au contact de votre corps, de votre gestuelle, c'est bien cela? Et si je ne m'abuse, ces sons produits par l'entrechoquement des cuillers de service sont transformés et diffusés en boucle au moyen d'une pédale d'effet? C'est fascinant. Je ne peux m'empêcher de sourire, parce qu'il y a, oui, une magie qui semble émaner de cette expérience immersive... Maintenant, chers auditeurs, nous allons vous présenter un extrait de cette création électro-acoustique, parce que...

Faire sourire, c'est cela. Fasciner, peut-être. Oui, Blanche-Ghyslaine serait une fascination pour les autres.

Un phénomène. Un hibiscus blanc dans les cheveux. Une personne à connaître. Tu te vois, gravissant avec désinvolture les marches. Le Louvre à toi seule. Des siècles à tes pieds. Et près d'un tableau, tu t'assoupirais doucement, longtemps, si longtemps. Puis tu irais jusqu'à une grande sculpture grignoter de petits biscuits secs que tu sortirais d'un baluchon, puis...

Le téléphone sonne. Tu décroches le combiné. À l'autre bout du fil, des dizaines de voix entremêlées semblent provenir de très loin. Une autre langue.

— *Hello. This is a call from Microsoft. My name is Deepak Singh. We noticed some virus on your Microsoft computer. Would you be interested in buying a new total free warranty to insure you from any problems on your PC?*

— *Yes...*

— *OK, what's your first name, ma'm?*

— *White.*

— *Sorry?*

— *White-Ghyslaine.*

— *And your credit card number, please.*

— *No, wait, Deepak. How old are you?*

— *... Twenty-three, ma'am... I... I don't...*

— *Twenty-three?... Twenty-three, Deepak?*

— *...*

— *Can we talk, Deepak? Do you like climbing into the trees? Can I ask you how it is to be...?*

— *Sorry. I don't think I can...*

— *Yes, yes, Deepak. You live where?*

— *New Delhi, Mrs. White.*

— *Would you like to come with me visit le Louvre?*

— *What do you mean, Mrs. White?*

— *Being all alone in le Louvre, and receiving, downloading from the paintings, you know? A little bit of sharing...*

Il raccroche.

Tu sors de ta maison. Tu me serres très fort dans ta main en tirant légèrement sur la chaînette à ton cou. Tu marches les quelques mètres qui te séparent de l'arrêt d'autobus. Puis, quand le bus s'arrête enfin devant toi, tu y pénètres, lentement, en regardant, tout autour de toi, les gens. Cela fait si longtemps que tu n'es pas entrée dans ce genre de véhicule. Direction : Dorval. Les champs se succèdent. Les nouveaux développements domiciliaires aussi. Tu colles ton front contre la vitre glacée, retroussant puis écrasant ton nez sur sa surface. C'est la première fois que tu assumes un tel geste en public, toi qui affectionnes cette pratique, les après-midis, devant la fenêtre de la salle de bain qui donne sur ta cour. Quelqu'un te dévisage, mais tu demeures imperturbable. Tu seras au Louvre ce soir, et peut-être même que tu deviendras quelqu'un d'extraordinaire. Il pleuvra des fleurs séchées sur ta tête, partout. Il y aura le sourire des gens autour.

C'est si fort, en ton ventre, cette poussée vers le haut, cette bouffée d'air qui veut sortir. Saint-Eustache, Boisbriand. Tu n'es plus là. Tu es déjà devant la pyramide de verre, bien droite, les mains ouvertes. Tu te présenteras au Louvre, et le Louvre se présentera à toi. Et alors, à cet instant précis, tu te sentiras très Blanche.

C'est le moment de descendre de l'autobus. Une navette est là afin d'emmener les voyageurs à l'aéroport. Tu y montes, avalant avec difficulté ta salive afin de te donner un air calme et assuré. Le voyage est bref. Bientôt, l'horizon se dégage légèrement et tu aperçois au loin des pistes

d'atterrissage, des hôtels, des taxis. Tu serres dans tes mains le pendentif à ton cou avec ma photo à l'intérieur. Il fait bon et chaud.

Tu as des fourmis dans les jambes. Tu te lèves, avances dans l'allée centrale en te tenant sur le côté des banquettes, essayant de ne pas perdre pied. Tu pousses avec tes deux mains dans la porte pliante du véhicule toujours en marche, sous le regard pantois du conducteur. Tu t'y prends avec tant d'ardeur que ce dernier finit par stopper l'autobus et te laisser sortir. Tu avances maintenant, avec tes souliers de cuirette qui couinent à chacun de tes pas. Blanche-Ghyslaine, tu as toujours eu une démarche gracieuse, un port altier. Et tu peux en être fière. Maintenant, c'est le crépuscule, tu vois? Le ciel paraît scindé en deux horizons. Mauve taupe en haut, jaune en bas. Marche encore, tu y es presque.

Tu enlèves tes souliers, les déposes un à côté de l'autre, au pied d'un panneau de l'aéroport. Tu descends dans un petit fossé à côté, trempe un pied puis l'autre dans la vase parsemée de cannettes de Coca-Cola et de boîtes de Timbits. Au loin, en haut de toi, un Boeing procède au décollage. Tu tires sur une quenouille, puis en croques la racine. Tu as déjà lu quelque part que cela était bon pour la sécrétion d'adrénaline. Tu en auras bien besoin. L'avion, ta nuit au Louvre, et ce qui suivra. Tu penses à ta télévision. À l'image dans ta télévision. Tu y verras bientôt une personne extraordinaire.

Tu regardes autour de toi. À droite, un crapaud d'Amérique. Tu esquisses un léger mouvement vers l'avant qui fait sursauter l'animal. Puis tout de suite, le crapaud se met en mode incognito. Il tente le tout pour le tout. La survie. Il ne respire presque plus, bronche à peine. Seuls ses petits

yeux luisants s'agitent toujours. Il veut disparaître. Disparaître. Sa bouche s'entrouvre. On dirait qu'il veut happer l'air. En prendre le plus possible avant la fin. Ou bien te parler, Blanche, ou bien te parler.

Notre gros téléphone rouge sonne. Encore.

— Allo? Allo? C'est Simon. Ça fait si longtemps. Ne raccroche pas, je t'en supplie. Je t'en supplie. Je veux... Je veux dire... Il y a si longtemps que je veux dire... *A little bit of sharing*, tu te souviens? Et nous serions réunis, pour toujours. Dans le blanc qui englobe tout, qui pardonne tout. Dans le blanc qui te donne et redonne. Sans rien demander en retour. Comme un tremblement de terre. Comme les voix de femmes à la radio. Comme ces dos offerts au silence. Sans rien te promettre, maman. Tu veux savoir? Tu veux vraiment savoir? J'aurais voulu sauter. Oui. Mais j'ai seulement perdu pied. J'aurais tellement voulu décider de cette mort. Le grand saut de ma vie. Contre-plongée. Quelques heures auparavant, même, cela m'a traversé la tête. Ce que j'avais choisi secrètement a peut-être été enregistré quelque part. C'est si bête. J'aurais souhaité une fin porteuse. Une fin retentissante. J'ai seulement perdu pied en voulant contourner un arbre dont les branches pendaient au-dessus du toit. Un accident, une vision en double de ma chute, puis plus rien.